

TD.4+5

Place des marchands de fumée, une femme enceinte aborde Khayyam. Voile retroussé, elle a quinze ans à peine. Sans un mot, sans un sourire sur ses lèvres ingénues, elle lui dérobe des mains une pincée d'amandes grillées qu'il venait d'acheter. Le promeneur ne s'en étonne pas, c'est une croyance ancienne à Samarcande : lorsqu'une future mère rencontre dans la rue un étranger qui lui plaît, elle doit oser partager sa nourriture, ainsi l'enfant sera aussi beau que lui, avec la même silhouette élancée, les mêmes traits nobles et réguliers. Omar s'attarde à mâcher fièrement les amandes restantes en regardant s'éloigner l'inconnue. Quand une clameur parvient jusqu'à lui, l'incite à se hâter. Bientôt il se retrouve au milieu d'une foule déchaînée.

Un vieillard aux longs membres squelettiques est déjà à terre, tête nue, cheveux blancs épars sur un crâne tanné ; de rage, de frayeur, ses cris ne sont plus qu'un sanglot prolongé. Ses yeux supplient le nouveau venu.

Autour du malheureux, une vingtaine d'individus, barbes brandies, gourdins vengeurs, et, à distance, un cercle de spectateurs réjouis. L'un d'eux, constatant la mine scandalisée de Khayyam, lui lance du ton le plus rassurant : « Ce n'est rien, ce n'est que Jaber-le-Long ! » Omar sursaute, un frisson de honte lui traverse la gorge, il murmure : « Jaber, le compagnon d'Abou-Ali ! »

Un surnom des plus communs, Abou-Ali. Mais lorsqu'un lettré, à Boukhara, à Cordoue, à Balkh ou à Bagdad, le mentionne ainsi sur un ton de familière déférence, aucune confusion n'est possible sur le personnage : il s'agit d'Abou-Ali Ibn-Sina, célèbre en Occident sous le nom d'Avicenne. Omar ne l'a pas connu, il est né onze ans après sa mort, mais il le vénère comme le maître indiscuté de sa génération, le détenteur de toutes les sciences, l'apôtre de la Raison.

Khayyam à nouveau murmure : « Jaber, le disciple préféré d'Abou-Ali ! » Car, s'il l'aperçoit pour la première fois, il n'ignore rien de son destin affligeant et exemplaire. Avicenne voyait en lui le continuateur de sa médecine comme de sa métaphysique, il admirait la puissance de ses arguments ; il lui reprochait seulement de professer trop haut et trop brutalement ses idées. Ce défaut avait valu à Jaber plusieurs séjours en prison et trois flagellations publiques, la dernière sur la Grand-Place de Samarcande, cent cinquante coups de nerf de bœuf en présence de tous ses proches. Il ne s'était jamais remis de cette humiliation. À quel moment avait-il basculé de la témérité dans la démence ? Sans doute à la mort de sa femme. On le vit désormais errer en haillons, titubant, brailant d'impies insanités. À ses trousses, des meutes de gamins en rire tapaient des mains, lui jetaient des pierres pointues qui le blessaient jusqu'aux larmes.

Tout en observant la scène. Omar ne peut s'empêcher de songer : « Si je n'y prends garde, je serai un jour cette loque. » Ce n'est pas tant l'ivrognerie qu'il craint, il sait qu'il ne s'y abandonnera pas, le vin et lui ont appris à se respecter, jamais l'un d'eux ne répandrait l'autre sur le sol. Ce qu'il redoute plus que tout, c'est la multitude. Et qu'elle abatte en lui le mur de la respectabilité. Il se sent menacé par le spectacle de cet homme déchu, envahi, il voudrait se détourner, s'éloigner. Mais il sait qu'il n'abandonnera pas à la foule un compagnon

Enseignant : CHERRATI Abdelkader  
E-mail : abdelkader.cherrati@cu-relizane.dz

d'Avicenne. Il fait trois lents pas, dignes, affecte l'air le plus détaché pour dire, d'une voix ferme, accompagnée d'un geste souverain :

— Laissez partir cet infortuné !

Le meneur de la bande est alors penché sur Jaber ; il se redresse, vient se planter lourdement devant l'intrus. Une profonde balafre lui traverse la barbe, de l'oreille droite jusqu'au bout du menton, et c'est ce côté-là, ce côté creusé, qu'il tend vers son interlocuteur en prononçant comme une sentence :

— Cet homme est un ivrogne, un mécréant, un filassouf !

Il a sifflé ce dernier mot comme une imprécation.

— Nous ne voulons plus aucun filassouf à Samarcande !

Un murmure d'approbation dans la foule. Pour ces gens, le terme de « philosophe » désigne toute personne qui s'intéresse de trop près aux sciences profanes des Grecs, et plus généralement à tout ce qui n'est pas religion ou littérature. Malgré son jeune âge, Omar Khayyam est déjà un éminent filassouf, un bien plus gros gibier que ce malheureux Jaber.

Assurément, le balafre ne l'a pas reconnu puisqu'il se détourne de lui, se penche à nouveau sur le vieillard, désormais muet, le saisit par les cheveux, lui secoue la tête trois, quatre fois, fait mine de vouloir la fracasser contre le mur le plus proche, puis lâche subitement prise.

Quoique brutal, le geste demeure retenu, comme si l'homme, tout en montrant sa détermination, hésitait à aller jusqu'à l'homicide. Khayyam choisit ce moment pour s'entremettre à nouveau.

— Laisse donc ce vieillard, c'est un veuf, un malade, un aliéné, ne vois-tu pas qu'il peut à peine remuer les lèvres ?

Le meneur se relève d'un bond, s'avance vers Khayyam, lui pointe le doigt jusque dans la barbe : Toi qui sembles si bien le connaître, qui es-tu donc ? Tu n'es pas de Samarcande ! Personne ne t'a jamais vu dans cette ville !

Omar écarte la main de son interlocuteur avec condescendance, mais sans brusquerie, pour le tenir en respect sans lui fournir le prétexte d'une bagarre. L'homme recule d'un pas, mais insiste :

— Quel est ton nom, étranger ?

Khayyam hésite à se livrer, cherche un subterfuge, lève les yeux au ciel où un nuage léger vient de voiler le croissant de lune. Un silence, un soupir. S'oublier dans la contemplation, nommer une à une les étoiles, être loin, à l'abri des foules !

Déjà la bande l'entoure, quelques mains le frôlent, il se ressaisit.

— Je suis Omar, fils d'Ibrahim de Nichapour. Et toi, qui es-tu ? Question de pure forme, l'homme n'a nullement l'intention de se présenter. Il est dans sa ville et c'est lui l'inquisiteur. Plus tard, Omar connaîtra son surnom, on l'appelle l'Étudiant-Balafre. Un gourdin à la main, une citation à la bouche, demain il fera trembler Samarcande. Pour l'heure, son influence ne s'exerce pas au-delà de ces jeunes qui l'entourent, attentifs au moindre mot de lui, au moindre signe.

Enseignant : CHERRATI Abdelkader  
E-mail : abdelkader.cherrati@cu-relizane.dz

Dans ses yeux, une lueur soudaine. Il se retourne vers ses acolytes. Puis triomphalement vers la foule. Il s'écrie :

— Par Dieu, comment ai-je pu ne pas reconnaître Omar, fils d'Ibrahim Khayyam de Nichapour ? Omar, l'étoile du Khorassan, le génie de la Perse et des deux Iraks, le prince des philosophes ! Il mime une profonde courbette, fait voltiger ses doigts des deux côtés de son turban, s'attirant inmanquablement les gros rires des badauds.

— Comment ai-je pu ne pas reconnaître celui qui a composé ce robâï si plein de piété et de dévotion :

Tu viens de briser ma cruche de vin, Seigneur. Tu m'as barré la route du plaisir, Seigneur. Sur le sol Tu as répandu mon vin grenat. Dieu me pardonne, serais-Tu ivre, Seigneur ?

Khayyam écoute, indigné, inquiet. Une telle provocation est un appel au meurtre, sur-le-champ. Sans perdre une seconde, il lance sa réponse à voix haute et claire, afin qu'aucune personne dans la foule ne se laisse abuser :

— Ce quatrain, je l'entends de ta bouche pour la première fois, inconnu. Mais voici un robâï que j'ai réellement composé :

*Rien, ils ne savent rien, ne veulent rien savoir. Vois-tu ces ignorants, ils dominent le monde.*

*Si tu n'es pas des leurs, ils t'appellent incroyant. Néglige-les, Khayyam, suis ton propre chemin.*

AMIN MAALOUF, *Samarcande*, p.9,11